

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 6

Artikel: La politique : (boutade)
Autor: B.C.L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La politique.*(Boutade.)*

Vous croyez que la politique est renfermée entre les quatre murs de l'hôtel d'un gouvernement, d'une assemblée législative ou d'un club? Vous vous figurez encore qu'il n'en saurait être question sur la place publique et en dehors de ces grands moments où il semble que le diable est aux marionnettes et que l'urne électorale est prise de démence? Erreur. La politique? on en mange, on en boit, j'allais dire on en dort; en tous cas, l'on en sue; c'est le pain quotidien que les hommes de notre siècle dépravé osent préférer à celui du bon Dieu.

A l'aide de la micrographie, en d'autres termes du microscope, la science moderne a découvert qu'une quantité de faits qui paraissaient ne se rapporter qu'à des choses étaient bel et bien des êtres vivants. Ainsi en serait-il de la politique si vous lui faisiez subir cette épreuve.

Non, la politique n'est pas une chose; c'est un être vivant, tout ce qu'il y a de plus vivant, remuant, sautillant, entreprenant, intrigant,..... embêt.... ah! pardon, j'oubliais que j'avais des lectrices.

C'est donc une affaire en règle; la politique est à ranger au nombre de ces *infiniment petits* que l'on trouve partout et nulle part.

Entrez dans un café, dans un cercle (inutile d'ajouter que c'est aux hommes que ce discours s'adresse): vous pensez vous récréer pendant quelques instants, secouer, comme l'on dit, la poussière du magasin, du bureau, des affaires? Au bout d'une heure ou deux, votre cerveau ne sera plus qu'un kaléidoscope, où tourneront, comme les cirons dans une fromagère, l'impôt indirect, l'impôt direct, unique, progressif, le Gothard, les mérites et démerites du gouvernement, le socialisme, le conservatisme et le radicalisme, les erreurs et les fautes du conseil municipal, les projets fantastiques de un ou deux chefs de parti, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la révision totale ou partielle de la constitution, le referendum.....; ouf! je m'arrête, tout essoufflé, tout étourdi; il y a vraiment de quoi en perdre la tête.

Pénétrez ensuite dans l'un de ces salons que l'on envisageait autrefois comme le temple du bon goût, d'une aimable galanterie. Les Dames s'ennuient dans

un coin; les Messieurs discutent dans un autre. Et que font-ils ces prétendus chevaliers servants? De la politique, parbleu!

Allez, plus tard, chez votre notaire, et demandez-lui s'il pense que vous ne feriez pas bien d'exiger le remboursement de telle ou telle créance? Maître X. se frotte le nez et se borne à vous dire: Ce ne serait pas politique. Impossible de le tirer de là.

Mon ami Georges doit donner un grand souper. Il s'en va gravement consulter son marchand de comestibles.

— Que penseriez-vous de ce menu, dit-il à ce dernier: Après les hors-d'œuvre et l'entrée, lièvre, chevreuil, bécasses et dindonneaux?

— Je vous conseille, Monsieur, de mettre les bécasses après les dindonneaux.

— Pourquoi?

— Parce que ce sera plus politique.

Notre homme rentre chez lui et annonce à sa domestique (une vieille amie de la famille) qu'elle aura à se mettre en quatre, dans peu de jours, pour faire les honneurs du souper en question.

Scène de pleurs, récriminations à n'en plus finir; on n'a égard ni à ses services, ni à son âge; on veut la tuer à force de travail, pour en être plus vite débarrassé.

Georges se fâche, Madame survient, prend à part son mari et lui dit: — Tu casses toujours les vitres, mon ami, au lieu de l'amener tout doucement à l'idée de ton souper. Mais, voilà, tu n'as point de politique.

Me trouvant dans un bois pendant l'une des plus chaudes journées de l'été dernier, je m'endormis sous un arbre. Peu d'instants après, je m'éveillai. Un jeune homme et une jeune fille étaient assis sur la mousse, non loin de moi. Ils s'entretenaient ensemble, en tout bien, tout honneur.

Ne voulant pas les troubler dans un pareil moment, je les laissai jaser à leur aise. Voici les derniers mots de leur conversation:

— Croyez-moi, Hélène, il vaut mieux dire à votre maman que nous nous aimons.

— Mais non, mon cher Julien, nous devons encore attendre deux ans?

— Pourquoi?

— Croyez-moi, mon ami, ce ne serait pas politique.

Pour le coup, voilà le bouquet! Ainsi donc elle

est partout cette effrayante mégère. Gouvernements, gens d'affaires, notaires, cuisinières, marchands de volailles, associations de toute sorte, réunions d'amis ou d'amoureux, personne n'échappe à son influence malfaisante. Si elle était une personne morale, on trouverait certainement gravés sur ses armoiries ces mots qui constituaient tous les champs de gueule possibles du prince Caniche, de Laboulaye : Moi tout. — Tout moi. — Moi partout. — Partout moi. — Tout par moi. — Partout par moi.

La politique est le ver rongeur de notre époque. Le doryphora, le phylloxera ne sont rien en comparaison. Elle absorbe, corrompt, détruit tout ce qu'elle touche. Guerre à l'infâme. B. C. L.

On continue, à Paris, à tirer la grande loterie nationale; partout les journaux français sont attendus et consultés avec émotion. La grosse fièvre est cependant tombée; mais les convoitises n'en persistent pas moins. On ne se tromperait pas beaucoup, dit une correspondance de Genève, en affirmant que la moitié de la population de cette cité est occupée entre midi et deux heures à pointer le *Petit Lyonnais*. Lausanne ne paraît guère moins soucieuse à cet endroit; on ne rencontre que des gens qui parlent loterie, et les cafés qui sont abonnés au Bulletin officiel des tirages ont doublé leur clientèle depuis quelques semaines; c'est un mouvement d'affaires qui transforme, au profit de quelques-uns, les lots en demi-litres.

Il est néanmoins intéressant de parcourir la liste des numéros gagnants : Le possesseur du numéro 938,258 de la 11^e série est bien heureux, il gagne une sonnette évangélique; il saura au moins ce que c'est; non moins favorisé est le détenteur du numéro 745,385, 5^e série, qui gagne douze bouteilles de *Château Mille-Secousses* (!); il y a de quoi ressentir la mille et unième; la 5^e série est tout particulièrement favorisée, le numéro 799,754 gagne cinq savons illustrés; décidément rien n'arrête le progrès humain; la 12^e série n'est pas non plus sans avantage; elle obtient avec le numéro 94,957 un catalogue descriptif des défauts des chaudières; en revanche, le numéro 27,778 de la 9^e série gagne un plumeau.

La réflexion vient tout naturellement que s'il y a des plumeaux, il y a évidemment des plumés.

Si nous en croyons un journal fashionable, la mode proscriera cette année les gants en soirée. Permis d'y porter la classique paire de gants (perle, crème ou paille), mais à la condition d'insérer à demeure cette paire de gants dans le pli de son claque. Les mains doivent être libres, nues.

Il est bon de savoir que cette mode, si elle prévaut et s'impose, ce qui est douteux, ne serait qu'un retour à d'anciens usages de cérémonial et d'étiquette, très rationnels, d'ailleurs.

Le gant, jadis, était considéré comme un vête-

ment de dehors qu'il fallait ôter, de même que le chapeau, en entrant dans un lieu commandant le respect, ou devant un supérieur.

Au Moyen-Age, celui qui entrait à l'église sans ôter ses gants commettait une indécence et encourait la colère divine.

De nos jours, on peut assister à l'office religieux avec des gants; mais c'est pure tolérance de l'Eglise qui oblige de se déganter pour s'approcher des sacrements. On ne se marie pas, on ne communie pas avec des gants aux mains.

L'étiquette des palais souverains est formelle sur ce chapitre. On ne doit approcher la personne d'une Majesté qu'après avoir ôté ses gants. Par tolérance, on peut demeurer ganté aux bals de la cour; mais le cérémonial des audiences privées exige rigoureusement la main nue.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on devait se déganter dans la grande et dans la petite écurie du roi de France. Si l'on manquait à cette formalité, on s'exposait aux insultes des pages et des palefreniers.

Louis XVIII tenait beaucoup à ce que le cérémonial de la main découverte fût strictement observé autour de sa royale personne. Les mauvaises langues ont prétendu que cette *gantophobie* du monarque ne lui vint qu'à son retour de la ville de Gand, dans laquelle il passa, comme on sait, la période des Cent-Jours et d'où la défaite de Napoléon à Waterloo le rappela à Paris, où l'attendait une chanson goguenarde ayant pour refrain :

Rendez-nous notre père de Gand,

Rendez-nous notre père!

Ça se chantait sur l'air : *As-tu vu la lune, mon gas?* Le roi ne laissa pas d'en être informé et n'en fut content que tout juste. On a prétendu que son horreur pour les gants était venue de là. Il est certain qu'il ne tolérât même pas que les princes du sang parussent gantés devant lui. Il retira même, un beau matin, des mains du duc d'Orléans, par le bout des doigts, un gant de daim que le futur roi des Français avait négligé d'ôter.

Aux dames. — Il est au théâtre du Vaudeville, à Paris, une actrice, Mlle Pierson, qui joue le rôle d'une princesse russe dans *Ladislas Bolski*, et dont les toilettes triomphantes attirent une quantité de jolies curieuses. Voici entr'autres d'après la *Revue de la Mode*, la description d'une de ses délicieuses robes. Celle-ci est en satin grenat et rose hortensia. La jupe entièrement brodée devant et sur les côtés de fleurs grenat, bleues, rosées, magnifiquement brodées, se termine en larges dents d'où retombent des franges de jais d'un blanc rosé. La longue traîne unie déroule les flots de satin rose partagés par de larges bandes de satin d'un grenat oreille d'ours d'un ton riche et doux.

De paniers, point; corsage uni en satin rose, de forme princesse derrière, à basques collantes à longue pointe, dessinant la taille à ravir; une bande brodée de fleurs, comme la jupe, encadre le décolletage et